

Petite Revue du Tiers-Ordre

ET DES

INTÉRÊTS DU CŒUR DE JÉSUS

VOL. IV

MONTRÉAL, JUIN 1887

No 5

Consécration au Sacré-Cœur

L'acte de consécration que nous publions a été lu dans un pèlerinage solennel fait conjointement par le Tiers-Ordre de France et l'Alliance catholique, en 1885, à Paray-le-Monial :

“ O Jésus ! en ce jour, dans ce sanctuaire spécialement consacré au culte de votre Cœur adorable, nous venons à vous pour fortifier notre foi et retremper nos courages. Les méchants continuent, à travers les siècles, le cri des Juifs déicides : “ Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous ! ” Nous fils de saint François, membres de l'Alliance catholique, nous vous disons du plus profond du cœur : “ Régnez sur nous ! ”

“ Régnez sur nos intelligences ! Que l'Évangile fasse nos délices, que le souvenir de vos actes et de vos divines paroles, qui ne cessent de vibrer à travers les dix-huit siècles qui nous séparent de votre existence mortelle, soit le sillon lumineux qui nous dirige au milieu de toutes les obscurités de ce siècle pervers.

“ Régnez sur nos cœurs ! Ah ! faites que nous ne nous payions pas de mots sonores et de programmes retentissants. Régnez sur nos passions pour les contenir, sur nos sentiments pour les diriger, sur nos affections pour les surnaturaliser. Que, dans nos cœurs, il n'y ait pas une fibre qui ne batte pour vous. Armez-les de pureté, de force et de courage. Alors, nous pourrions être apôtres.

“ Régnez sur notre vie privée, ô Cœur de Jésus ! Soyez le soleil qui illumine tout, qui réchauffe tout, qui féconde tout ce qui se fait dans le sanctuaire domestique et l'intime de notre existence. Régnez sur nos foyers, régnez sur nos enfants, préservez-les du mal. Que vous connaître soit le fond de leur instruction ; que vous reproduire soit le fond de leur éducation.

“ Régnez sur notre vie publique ! Nous voulons être chrétiens sans ostentation, mais sans faiblesse aussi. Ce n'est pas nous qui ferons des réserves dans votre loi, ne pratiquant que ce qui nous plait, laissant de côté ce qui générerait nos passions. Votre évangile, nous l'acceptons tel qu'il est, sans alliage ni mélange. Votre croix, dont la vue exaspère le libertin et le mécréant, nous voulons l'arborer dans nos demeures, la porter respectueusement sur nos poitrines, la reproduire fidèlement dans notre conduite extérieure, en ne reculant jamais devant l'accomplissement du devoir, sous quelque forme qu'il s'impose à nous. Cette croix, je la vois au-dessus de votre Cœur sacré, tout entourée de flammes. Que votre amour, ô Jésus, m'aide à porter votre croix. Elle est lourde, à certaines heures ; peut-être succomberons-nous parfois sous son faix, peut-être gravirons-nous avec vous le Calvaire de la calomnie, des persécutions sanglantes....Qu'importe ? Votre Cœur, ô Jésus, enflammera nos cœurs. Il renouvellera nos forces épuisées, il nous fera trouver le bonheur dans les larmes.

“ Cœur de Jésus, abreuvé d'ingratitude de la part de ceux-là mêmes que vous aimez d'une tendresse de choix ; Cœur de Jésus, méconnu, oublié, poursuivi par la haine et saturé d'opprobres, nous vous demandons pardon pour tant d'outrages, ceux-là surtout qui vont vous atteindre dans le sacrement de votre amour. Nous désiant, il est vrai, de notre faiblesse, mais confiants dans votre inexplicable et persévérante tendresse, nous vous disons : “ Alors même que tous vous abandonneraient, nous, nous ne vous trahirons pas ! ”

“ O Jésus, nous voulons, à la suite et sous l'étendard de François d'Assise, l'un des plus grands favoris de votre Cœur sacré, étendre votre règne dans le monde, dans la revendication de vos droits, et par-dessus tout, dans le spectacle d'une vie sérieuse, chrétienne, irréprochable, qui fasse de nous tous le sel de la terre et la lumière du monde. Recevez-nous tous dans votre Cœur divin. Nous voulons y vivre, sûrs d'y trouver le ciel quand il faudra motirir. Nous vous le demandons par Marie, votre mère et la nôtre. *Ainsi soit-il !*

Remplissez aussitôt le commandement que vous fait votre supérieur, sans l'obliger à le répéter.—*St François. Conf. Monast. iv.*

La dévotion au Saint Sacrement

ET SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

Saint Bonaventure nous dépeint en peu de mots toute l'ardeur de la dévotion de notre séraphique Père envers la très sainte Eucharistie : « Sa ferveur pour le sacrement du corps de Notre-Seigneur le pénétrait jusqu'à la moelle de ses os. Il admirait avec une véritable stupéfaction la condescendance bénie de ce mystère, et la charité si élevée dont il est la preuve. Il communiait souvent, et avec une si grande dévotion, qu'il déterminait la dévotion dans les autres. Comme enivré du Saint-Esprit, au goût délicieux de l'Agneau sans tache, il était le plus souvent alors ravi en extase (1). »

Cette dévotion, saint François l'a recommandée par dessus tout à ses Frères, dans son testament : « Parce que je ne vois rien corporellement dans ce monde de ce même très haut Fils de Dieu, si ce n'est son très saint corps et son sang... je veux honorer et vénérer par dessus toutes choses ces très saints mystères, et je veux les placer en des lieux précieux (2). » Dans ses exhortations à ses enfants, il leur rappelle que le Christ est vraiment et réellement présent dans le sacrement de nos autels, qu'il faut croire à l'existence d'une double nature dans le Christ, et recevoir dignement la sainte Eucharistie. Puis il ajoute : « Tous voient le sacrement consacré sur l'autel, en la forme du pain et du vin, par les paroles du Seigneur et le ministère des prêtres. Mais s'ils ne croient pas, selon l'esprit et la divinité, que c'est là véritablement le très saint corps et le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, quoiqu'ils ne les voient pas de leurs yeux, ils seront damnés. Le Très-Haut lui-même a attesté cette vérité quand il a dit : « Ceci est mon corps, ceci est le sang du nouveau testament ; » puis : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle. » Celui-là donc a l'Esprit de Dieu résidant en ses fidèles, qui reçoit le très saint corps et le sang du Seigneur. Tous les autres qui n'ont rien de ce même esprit, et osent cependant recevoir ce corps et ce sang, mangent et boivent leur jugement.

« Aussi, enfants des hommes, jusques à quand aurez-

(1) Saint Bonaventure, *vie de saint François*, ch. ix. — (2) Wadding, *Opuscules de saint François*.

vous le cœur appesanti ? Pourquoi aimez-vous la vanité et poursuivez-vous le mensonge ? Pourquoi ne connaissez-vous point la vérité et ne croyez-vous point au Fils de Dieu ? Voilà que chaque jour il s'humilie comme lorsqu'il descendit de sa demeure royale dans le sein de la Vierge. Tous les jours il vient à nous sous la forme la plus humble ; tous les jours il descend du sein de son Père suprême sur l'autel entre les mains du prêtre. De même qu'il a apparu à ses apôtres en sa chair véritable, ainsi maintenant il se montre à nous dans le pain sacré. Mais aussi, de même que des yeux de leur corps ils voyaient seulement sa chair, et que le contemplant des yeux de l'esprit ils le croyaient leur Seigneur et leur Dieu, de même nous autres, en voyant des yeux de notre corps le pain et le vin, croyons fermement que c'est là en toute vérité son corps très saint et son sang plein de vie. C'est de cette manière que le Seigneur est toujours avec ses fidèles, selon cette parole : « Voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles (1). »

Dans sa lettre douzième, adressée à tous les prêtres de l'Ordre, le Bienheureux Père recommande à tous les Frères, et surtout aux Prêtres, de la manière la plus effusive, et la plus remplie de l'esprit de Dieu, le plus grand respect, la plus grande révérence pour la sainte Eucharistie. « Ecoutez, mes Seigneurs, mes Enfants et mes Frères, prêtez l'oreille à mes paroles, inclinez les oreilles de vos cœurs, et obéissez à la voix du Fils de Dieu... Je vous conjure tous, ô mes Frères, en vous baisant les pieds et avec toute la charité dont je suis capable, de témoigner tout respect et tout honneur, autant que vous le pourrez, au corps et au sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en qui tout, au ciel et sur la terre, a été rétabli en paix et réconcilié avec le Dieu tout-puissant.

« Je prie aussi dans le Seigneur tous mes Frères qui sont, seront et désirent être prêtres du Très-Haut, toutes les fois qu'ils voudront célébrer la messe, d'être purs, et d'offrir dans la pureté et avec révérence le vrai sacrifice du très saint Corps et du Sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de le faire avec une intention sainte et irrépréhensible, sans aucun motif terrestre, ni par la crainte, ni par l'amour de quelque homme, comme s'il était question de plaire aux hommes. Autant que la grâce du

(1) Wadding, *Opuscules de saint François*.

Tout-Puissant vous y aidera, que toute votre volonté soit dirigée vers le Dieu suprême; désirez plaire à lui seul uniquement, car lui seul opère là selon son bon vouloir. Le Seigneur a dit: «Faites ceci en mémoire de moi.» Si donc quelqu'un fait autrement, il devient un traître, un Judas (1).» Bien qu'il ne livre pas le Seigneur aux Juifs pour qu'ils le crucifient, comme l'a fait le premier Judas, il ne l'en livre pas moins aux *membres* de son ennemi, pour qu'ils le reçoivent et le prennent.»

Et dans cette même lettre, le séraphique Père continue :

«Prêtres, mes frères, rappelez-vous qu'il est écrit, dans la loi de Moïse, que les transgresseurs en des choses corporelles étaient, par la sentence du Seigneur, condamnés à mort sans pitié. Combien méritera de souffrir des supplices plus graves et plus terribles celui qui aura foulé aux pieds le Fils de Dieu, traité comme un objet souillé le sang du Testament, dans lequel il a été sanctifié, et fait injure à l'Esprit-Saint ! (2)» Celui qui fait un mauvais usage des bienfaits qu'il a reçus, celui-là, sans aucun doute, couvre d'ignominie son bienfaiteur. «L'homme atteint de souillure, dit saint François, méprise et foule aux pieds l'Agneau de Dieu, parce que, selon le langage de l'Apôtre, il n'établit ni distinction, ni différence entre les autres aliments et le pain sacré, qui est le Christ; il le foule aux pieds lorsque, coupable d'œuvres indignes, il le mange indignement; car le Seigneur a dit par son Prophète: «Maudit soit l'homme qui accomplit l'œuvre «de Dieu avec négligence ou avec fraude (3).»

Il y a fraude lorsqu'on fait publiquement profession d'être l'ami de Dieu, et qu'en secret on se déclare son ennemi, son adversaire, en recueillant sous le même toit, avec Dieu, les vices et les démons.

«Ecoutez, mes frères, poursuit l'homme de Dieu, si la bienheureuse Vierge Marie est honorée, et elle en est bien digne, pour avoir porté le Sauveur en son sein très sacré, si le bienheureux Jean-Baptiste a été saisi de crainte et n'osait pas toucher même le front du Seigneur; si le sépulcre dans lequel ce même Seigneur a reposé quelque temps est si digne de notre vénération, quelle sainteté, quel mérite, quelle innocence devra avoir celui qui touche de ses mains, prend de cœur et de bouche, et

(1) Wadding, *opere citato*. — (2) Wadding, *opere citato*. — (3) Id. Ibi d.

donne aux autres ce Dieu désormais étranger à la mort, destiné à vivre éternellement, ce Dieu dont les anges ne peuvent rassasier leurs regards ! (1)»

Qu'y a-t-il d'étonnant que Jean-Baptiste ait tremblé au baptême de Notre-Seigneur, que l'homme ait craint de toucher la tête du Fils de Dieu, ce chef sacré, objet d'adoration pour les anges, de vénération pour les principautés et de frayeur pour les puissances ? Et ce chef sacré, par la sainte Communion, le chrétien le prend dans sa bouche, l'introduit dans son cœur. Il ne suffit pas, en effet, de tenir dans ses mains ce corps trois fois saint, il faut le recevoir dans sa bouche et l'introduire dans son cœur, déjà souillé par le vice et le péché. Hélas ! le péché est le poison qui vicie notre nature, le corps et le sang du Christ sont le remède qui nous guérit.

Saint François dit encore aux prêtres : « Comprenez votre dignité, et soyez saints parce qu'il est saint lui-même. Comme Dieu, à cause de ce mystère, nous a honorés entre tous les autres, de même, vous, à cause de ce mystère, aimez-le, respectez-le, honorez-le (2). » Oui, respectez-le et honorez-le, vous à qui la dispensation des biens célestes a été confiée, vous à qui le Très-Haut a donné une puissance qu'il n'a point accordée aux anges et aux archanges. « C'est une misère bien grande, une infirmité bien déplorable, que vous jouissiez ainsi de sa présence et que quelque autre chose dans l'univers puisse attirer votre attention. » Il faut que celui qui approche de ce corps divin soit comme divinisé lui-même, et qu'il n'ait rien de commun avec la terre. « Que l'homme tout entier soit saisi de frayeur et que le ciel tressaille d'allégresse, quand, sur l'autel, entre les mains du prêtre, est le Christ, le fils du Dieu vivant. O admirable hauteur ! ô condescendance vraiment prodigieuse ! ô sublimité pleine d'humilité ! le Seigneur de l'univers, Dieu, Fils de Dieu, s'humilie jusqu'à se cacher pour notre salut sous un tout petit morceau de pain ! Voyez donc, mes frères, l'abaissement de notre Dieu ; répandez vos cœurs en sa présence, et humiliez-vous afin d'être exaltés par lui à votre tour (3). »

Voyez son humilité : l'homme a mangé le Pain des anges, c'est-à-dire ce Verbe éternel qui est la nourriture des anges, et qui est égal au Père. L'homme l'a mangé

(1) Wadding, *opere citato*.—(2) Id. *Ibid.*.—(3) Wadding, *opere citato*.

lorsqu'il a quitté le ciel pour prendre la forme d'un esclave, lorsqu'il s'est anéanti jusqu'à se faire la ressemblance de l'homme. « Ne retenez rien de vous-mêmes pour votre propre compte, afin qu'il vous reçoive tout entier, Celui qui s'offre ainsi à vous sans réserve (1). » Déjà le livre des Proverbes nous avait recommandé cet acte de gratitude et de reconnaissance : « Si vous vous asseyez à la table d'un homme puissant, ayez la sagesse de bien remarquer ce que l'on vous présente, mettez la main au plat, sachant qu'il vous faut préparer un mets semblable (2). » Cette table de l'homme puissant, c'est la table sur laquelle se trouve le corps et le sang du Christ. Celui qui s'approche de cette table doit préparer un mets semblable. Le Christ a donné sa vie pour vous, il s'est offert tout entier pour vous ; nous devons donner notre vie pour lui, et nous offrir tout entiers à lui. Répandons nos cœurs devant lui ; soyons purs, afin de rendre au corps et au sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ tout le respect que nous leur devons.

Joseph d'Arimathie a rendu cet honneur au corps du Christ, lorsque, « ayant reçu le corps de Jésus, il l'enveloppa dans un suaire sans tache (3). » Celui-là enveloppe le corps de Jésus dans un suaire sans tache, qui le reçoit avec un esprit pur et une conscience exempte de fautes. C'est à l'occasion de cette pureté parfaite, exigée par le divin Sauveur, que saint Thomas de Villeneuve nous dit : « L'auteur de toute pureté veut que tout soit pur. Il a choisi une Mère pure ; il a aimé un disciple pur ; il a été enveloppé dans un suaire pur ; il a été enseveli dans un sépulcre pur, où personne n'avait encore été déposé ; ceux qui ont le cœur pur le voient ; ceux qui ont le corps pur le possèdent. »

Avant de consacrer son corps très saint, le Christ a lavé les pieds à ses apôtres qui allaient bientôt communier. « Il versa de l'eau dans un bassin, et il commença à laver les pieds de ses disciples (4). » Ce lavement des pieds nous indique avec quel soin le chrétien qui veut s'approcher de la sainte Table doit se purifier de ses fautes même vénielles. Déjà l'Esprit-Saint avait dit par la bouche du Prophète : « Purifiez-vous, soyez purs, vous qui

(1) *Id.* Ibid.—(2) *Proverbes*, ch. xxiii, v. 1.—(3) *Saint Matthieu*, ch. xxvii, v. 59.—(4) *Saint Jean*, ch. xiii, v. 5.

portez les vases du Seigneur (1).» Si une telle pureté était exigée des lévites, qui ne touchaient que des vases d'or et d'argent, quelle pureté ne doivent pas avoir ceux qui reçoivent le Saint des saints, «la candeur de la lumière éternelle ! (2)»

Tertiaires de saint François, méditez cette parole de saint Bonaventure : «Quand bien même vous passeriez des milliers de milliers d'années dans les prières les plus pures et les exercices les plus saints pour vous approcher de la sainte Eucharistie, quand bien même vous auriez tous les mérites de tous les saints, vous ne seriez pas encore dignes de recevoir cet auguste sacrement.» Ecrivez-vous donc avec votre séraphique Père : «O admirable hauteur ! ô dignité effrayante !» Avant de communier purifiez vos âmes même des fautes vénielles. Soyez purs comme Notre-Seigneur et saint François vous le demandent.

FR. FLAVIEN, *Miss. Cap.*

St François doit revivre en nous

Nous voyons, dans l'ordre naturel, que les sociétés humaines s'entretiennent par la suite des générations et par la chaîne continue des naissances. Les pères engendrent les enfants, qui leur succèdent, les représentent ; et c'est une merveille que Dieu, ayant condamné l'homme au supplice de la mort, fasse trouver une espèce de résurrection à ce criminel dans les enfants qui sortent de lui.

Toute nativité se fait par voie de ressemblance. La perfection du fils est de ressembler à celui qui lui a donné l'être ; et la gloire du père est de mettre au monde des enfants qui portent les traits de son visage en leurs corps, et le caractère de ses vertus en leurs âmes. Ainsi, par les générations, il se fait une transfusion d'esprit, d'humeur, de vie, de qualités ; le père, dans ses enfants, jouit d'une nouvelle vie après sa mort, parce qu'il laisse une famille qui lui est toute semblable.

Le monde nouveau de la grâce, qui comprend les fidèles, imite en ceci celui de la nature ; il ne commence et ne se conserve que par une naissance continue d'enfants selon l'esprit : et dans la pensée de saint Paul, ceux qui forment les cœurs à Jésus-Christ sont des pères.

(1) Isaïe, ch. LII, v. 11.—(2) *Sagesse*, ch. VII, v. 26.

Ce grand apôtre se donne cette qualité à l'égard des fidèles, dans le cœur desquels il s'efforce de graver Jésus-Christ. La raison de cela consiste en ce que la grâce est une imitation de la Divinité. Or, nous adorons en celle-ci une génération éternelle : le Père produit un Fils tout semblable à lui-même, image de ses grandeurs, figure de sa substance. La vie que ce divin Père possède, il la communique à ce Fils bien-aimé. C'est de là, dit l'Écriture, que toute paternité, au ciel et sur la terre, tire son nom. Ceux que la Providence destine pour la sanctification des autres s'appellent pères, et ceux qui les suivent sont nommés leurs enfants.

Ainsi, Dieu disposant en son divin conseil d'honorer sa maison, qui est son Église, d'une nouvelle famille de pauvres évangéliques, il lui plait de la mettre au monde par l'entremise de François, et ce grand saint peut, à juste titre, porter la qualité de patriarche. Il nous a engendrés à Jésus-Christ ; il nous a donné la vie des enfants de la pauvreté ; il est notre Père. Mais ayant dû mourir comme le reste des hommes, il nous a laissé son esprit par sa règle et son testament. Nous devons les recevoir avec le même respect que les héritiers recueillent la succession qu'un tendre père leur a acquise au prix de son sang, de ses travaux et de ses veilles.

La nature a été trop faible pour dispenser saint François des lois communes de la mortalité ; mais la grâce s'est rendue assez puissante pour lui faire trouver en sa mort une fécondité admirable. Le Sauveur expire sur le Calvaire ; sa mort, par une puissance divine, l'engendre à la vie de son Père ; la croix, où il perd une vie humaine, lui est un lieu de naissance. Il entre dans la plénitude de la vie divine de son Père, et il vit d'une vie immortelle dans les fidèles, par une transfusion qu'il leur fait de son esprit. Après les avoir engendrés sur la croix, il ne dédaigne point de les appeler ses pères et ses mères, puisqu'ils lui donnent une nouvelle vie en leur esprit par la foi, et en leur cœur par la charité.

François meurt, comme homme, à la vie de la nature ; comme saint, la mort l'engendre à Dieu, et le fait vivant plus que jamais en la présence du Dieu vivant, par la nouvelle vie de son âme, qui a reçu sa seconde immortalité, celle de la gloire. Mais comme père selon la grâce, il veut vivre en ses enfants, et ceux qui se glorifient de

cette honorable qualité lui doivent cette reconnaissance. Sans recourir aux miracles, ils peuvent ressusciter l'esprit de leur père, et lui donner une vie immortelle en leur âme par la pensée, en leur cœur par l'amour, et en leurs actes par une fidèle imitation.

Si la piété a inspiré aux enfants de ce glorieux Fondateur de dresser un magnifique monument, pour conserver un corps marqué des plaies de notre salut, elle doit leur suggérer de lui en élever un bien plus illustre dans leur esprit.

C'est donc l'étude principale, où les disciples de ce bienheureux maître doivent plus s'occuper de lui donner une vie immortelle dans leur esprit, par une mémoire continue de ses vertus. Ce n'est pas assez satisfaire aux devoirs de la piété, que d'exposer tous les jours à leurs yeux des peintures mortes qui le représentent ; l'amour doit leur inspirer d'en former une image vivante en leur pensée, pour en faire le plus familier de leurs entretiens.

Si ce grand saint a écrit sa règle sur le papier, d'un doigt de chair, avec une encre que l'invention des hommes a trouvée, le Saint-Esprit l'avait déjà imprimée en son cœur avec un doigt de feu et un caractère d'amour.

Il regarde le cœur de ses enfants pour y graver la même règle avec le même doigt. La grâce qui a sanctifié cet homme céleste ne lui ayant rien donné de plus divin que sa règle, ses disciples ne doivent pas se contenter de la porter en leurs mains ; leur cœur est le lieu où elle mérite d'être gravée d'un caractère éternel. Etant un abrégé de l'Évangile, elle doit être placée dans le cœur comme un vrai lieu où, selon saint Paul, doivent être principalement écrits les livres de la loi nouvelle. Comme cette règle est encore notre vie, elle doit être imprimée au fond de nos cœurs, où Dieu a recueilli les sources de la vie de nature et de la vie de grâce : la chaleur corporelle et la charité.

Puisque la vie est pour l'action et qu'elle ne s'entretient que par l'exercice de ses puissances, ce n'est pas assez que nous ayons reçu l'esprit de notre bienheureux Père en notre pensée par le souvenir, en notre cœur par l'amour ; il est digne que nous le rendions éternel, et que, par une espèce de résurrection, il soit toujours vivant en nous : c'est-à-dire que, par une imitation continue de ses vertus, nous soyons comme autant d'images vivantes qui le représentent au monde. Que l'on voie donc en ses célestes

enfants renouveler ce miracle dont parle le sage : " Ce saint Père est mort, et pourtant il n'est pas tout à fait mort ; les enfants qu'il a engendrés à Jésus-Christ ont une si parfaite ressemblance avec lui, que dans leurs vertus on voit exprimée la vie de leur Patriarche. " (*L'esprit de S. François d'Assise.*)

Les nouveaux Commandements du Tiers-Ordre

A quatorze ans finis, on entre, seulement.
 Il faut être exemplaire, humble et pieux croyant :
 Obéir à l'Eglise, au Pape également ;
 De l'époux ou du prêtre avoir consentement ;
 Porter l'habit béni de l'Ordre constamment ;
 S'engager pour la vie, après l'essai d'un an,
 A remplir tous les points de ce saint règlement.
 Mais observer surtout la loi du Tout-Puissant.
 Les supérieurs pourront punir le délinquant.
 Le luxe est interdit, et tout riche ornement
 Qui n'est pas exigé par l'état ou le rang :
 Les Tertiaires parfaits s'habillent simplement.
 Le théâtre et le bal, la règle les défend.
 Non moins que tout festin dangereux et bruyant.
 Dans vos repas, mangez et buvez sobrement :
 Invoquez le Seigneur, d'abord, pieusement,
 Et puis le bénissez sans faute en terminant.
 Les deux jeûnes prescrits, gardez-les strictement.
 On peut, les mercredis, être encore abstinent ;
 Jeûner les vendredis, ainsi qu'auparavant.
 On doit se confesser au mois douze fois l'an,
 Et recevoir son Dieu tout aussi fréquemment ;
 Réciter chaque jour, comme dans un couvent,
 L'Office ou les : *Pater* devoir bien consolant !
 En avez-vous le droit ? faites le testament ;
 Attendre aux derniers jours, c'est par trop imprudent.
 Pratiquez la piété, le bien, publiquement.
 Nul livre défendu, point de mauvais roman.
 Envers votre prochain soyez doux, bienveillant ;
 Prêchez l'aimable paix, calmez tout différend.
 Sans de graves motifs, ne prêtez pas serment.
 Ne jetez aucun mot ni bouffon ni blessant ;
 Si vous avez failli, le soir en vous couchant,
 Expiez ces défauts sur vous sévèrement.
 Selon commodité, l'on va journellement
 Oûir la sainte Messe, et fort dévotement.
 De même vous irez, à moins d'empêchement,
 Au rendez-vous mensuel, avec empressement.
 Donnez pour secourir l'infirme ou l'indigent :
 Donnez pour les besoins du culte également.
 Mais soigner le malade, assister le mourant,

Pour chaque Dignitaire est un devoir urgent.
 De vos chers trépassés suivez l'enterrement :
 Dites le chapelet, pour leur soulagement,
 Offrez ou recevez l'auguste sacrement.
 Dans les fraternités, on nomme un Président,
 Plusieurs Discrets, un Maître avec un Assistant :
 Chacun doit accepter l'emploi par dévouement,
 Dont il s'acquittera le plus soigneusement.
 Le Père Délégué, ou son représentant,
 Les frères et les sœurs visitera souvent ;
 Qu'il adresse aux zélés un encouragement,
 Et qu'il donne aux fautifs un avertissement.
 On éliminera tout membre impénitent.
 La séraphique loi n'oblige aucunement
 Sous peine de péché ; n'est-ce pas rassurant ?
 Le Directeur saura dispenser prudemment,
 Et surtout accorder quelque adoucissement,
 Quand le sujet travaille, ou lorsqu'il est souffrant.
 Dieu soit glorifié par tous incessamment !

P. RAYMOND, M.-R.

La Fête-Dieu

OU DU SAINT-SACREMENT.

La fête du Saint-Sacrement fut instituée en 1264, par une bulle d'Urbain IV.

Deux grands noms sont inséparables dans cette fondation, qui, après bientôt six cents ans, et malgré les révolutions qui ont si profondément agité les nations, fleurit périodiquement les rues de tous les pays où s'élèvent une croix et un clocher ; ces deux noms sont ceux de saint Bonaventure et de saint Thomas d'Aquin. Dans un livre sur l'institution du Saint-Sacrement, l'ancien archevêque d'Aix, Mgr Raillon, raconte une scène où l'on ne sait ce que l'on doit le plus admirer, de l'inspiration de l'un des personnages ou de l'humilité de son émule.

Urbain, après avoir exposé son plan et ses idées, avait chargé de la composition de l'office Thomas d'Aquin et Bonaventure. Tous les deux, malgré leur savoir, leur puissant esprit et la profondeur de leur piété, ils avaient décliné cet honneur ; mais Urbain rejetant toute excuse, insiste, et fixe aux deux grandes lumières de son pontificat l'époque à laquelle ils lui soumettront leur travail.

L'instant arrivé, c'est Thomas qui commence. Il déroule le choix qu'il a fait dans les textes sacrés des an-

tiennes, des leçons, des répons ; puis il arrive à l'hymne du matin :

Panis angelicus fit panis hominum,
Dat panis cœlicus figuris terminum,
O res mirabilis ! manducat Dominum
Pauper, servus et humilis (1).

Bonaventure ne peut retenir ses larmes, et de ses mains qui tiennent un rouleau, s'échappent et tombent des débris de papier. A mesure que Thomas poursuit sa lecture l'émotion de son émule grandit, elle est à son comble lorsque, de la bouche inspirée du lecteur, sort cette invocation :

O salutaris hostia,
Quæ cœli pandis ostium,
Bella premunt hostilia,
Da robur, fer auxilium (2).

Les premiers feuillets, dont les débris couvraient le sol, sont suivis d'autres, puis d'autres, puis encore, jusqu'à ce qu'enfin il ne restât plus rien dans les mains du pieux moine.

Urbain s'adresse à lui lorsque Thomas a fini sa lecture.

—A votre tour, frère Bonaventure, lui dit-il en l'encourageant du geste à parler.

Mais Bonaventure tombe aux pieds du Saint-Père, et lui montre les papiers lacérés qui jonchent les dalles autour de lui.

—Il m'a semblé, dit-il, entendre l'Esprit-Saint parler par la bouche de Thomas ; je regarderais comme un sacrilège de laisser subsister mon œuvre à côté de la sienne.

Urbain ne sut ce qu'il devait le plus louer, de la modestie de Bonaventure, ou de la sublimité des inspirations de Thomas.

(1) "Le pain des Anges se fait le pain des hommes ; miracle admirable ! le pauvre l'esclave et l'humilié se nourrissent de leur Dieu."

(2) "O hostie du salut, qui nous ouvrez les portes du ciel, les hostilités de l'ennemi nous menacent, donnez-nous la force et prêtez-nous secours."

Saint Bonaventure et les Merveilles de l'Eucharistie

A propos de la Fête-Dieu, que l'on célèbre en ce mois, spécialement consacré à ce mystère, nous aimons à insérer ici, en français, l'extrait d'un discours latin prononcé à Paris par le séraphique docteur, sur les merveilles du divin Sacrement de nos autels.

Il avait pris pour texte ce verset du psaume 110 : " Le Seigneur, compatissant et miséricordieux, a fait le résumé de ses merveilles ; il a préparé un festin pour ceux qui le craignent."

" En vérité, le Seigneur donne, dans la nourriture que
" contient ce divin Sacrement, le résumé de ses mer-
" veilles, parmi lesquelles j'en remarque vingt-huit. Sept
" se rapportent à la transubstantiation ou conversion du
" pain : sept autres à la permanence des accidents : sept
" à l'intégrité du corps, et les sept autres dans la *vérité*
" ou réalité de l'aliment.

" D'abord je trouve sept merveilles dans le mystère de
" la transubstantiation. En effet, bien que le pain soit
" transubstantié au corps du Christ, il n'y a cependant
" ni création, ni corruption, ni altération, ni accroisse-
" ment, ni diminution, ni changement de lieu, pas plus
" qu'annihilation.

" On peut remarquer, dans la permanence des acci-
" dents, également sept autres choses merveilleuses. Car,
" bien que l'*être* des accidents soit dans l'être du sujet, il
" faut cependant observer ceci : c'est qu'après la transub-
" stantiation les accidents subsistent, agissent, trompent
" les sens, fournissent un aliment, sont rompus, altérés
" mûs sans le sujet.

" On trouve aussi sept merveilles dans l'intégrité du
" corps divin. Car, si dans ce sacrement le corps du
" Christ est tout entier et dans son intégrité, tel qu'il est
" monté aux cieux, qu'il est assis à la droite de Dieu le
" Père, et qu'il viendra au jugement à la fin des siècles,
" il est aussi contenu tout entier sous l'espèce, si infime
" soit-elle, de ce sacrement, et sous chacune de ses parties ;
" il n'est pas circonscrit par cette espèce, pas plus qu'il
" n'est soumis à la forme, au contact, à la mesure, au
" lieu, à la division dont est susceptible cette même
" espèce eucharistique.

" Enfin, sept autres merveilles sont signalées dans la

"réalité ou *vérité* de l'aliment. Au témoignage de Jésus-Christ lui-même, le corps divin est dans ce sacrement une véritable nourriture, toutefois il n'est saisi ni par le toucher, ni par la vue, ni par l'ouïe, ni par le sens de l'odorat, ni par le goût; enfin il ne supporte, selon la réfection ordinaire, le mélange d'aucun mets, pas plus qu'il ne se mêle à la nature d'un autre aliment.
 "Telles sont les vingt-huit merveilles que contient ce divin Sacrement. Vraiment, il est permis de dire que le Seigneur, en donnant pareille sustentation à ceux qui le craignent, a résumé toutes les merveilles sorties de ses mains." (P. L.)

Saint Louis de Toulouse et les Lis Azurés

Wadding, le célèbre annaliste franciscain, rapporte, sous la date de 1298, un étonnant miracle, bien propre à recommander la dévotion publique envers saint Louis de Toulouse. Vous savez, cher lecteur, que cet aimable saint avait renoncé à la couronne royale de Sicile pour embrasser la vie humble et pauvre des Frères Mineurs. Voici les paroles de l'historien :

"Il est un perpétuel prodige, digne, à nos yeux, de la plus extraordinaire célébrité. Tous les ans il se renouvelle avec une évidence incontestable, sur une montagne de la principauté des Asturies, au territoire de la ville de Caugas et au diocèse d'Oviédo, dans un oratoire ou chapelle bâtie en l'honneur de saint Louis. Le jour de sa fête, le peuple accourt en foule, des villes voisines et des hameaux de la montagne. Puis, pendant la célébration des saints mystères, les murs, les portes, les ferrements eux-mêmes se couvrent de belles et charmantes fleurs, et il est impossible, nulle part ailleurs, de trouver rien de semblable. Le saint sacrifice achevé, elles se flétrissent aussitôt. Tandis qu'elles ont encore leur fraîcheur, la piété des peuples les cueille et les met en dépôt, pour en faire usage contre diverses maladies. Plus d'une fois j'ai eu occasion, en Espagne, de m'entretenir de ce prodige avec des témoins oculaires; leur récit a toujours été parfaitement unanime. Un docte et grave personnage, qui avait fait quatre journées de chemin, uniquement dans le but de s'assurer du fait en question, m'en a remis le récit historique, rédigé par la main du notaire public, et conforme en tous points aux relations des autres témoins. "Giles Gonsalve, dit-il, a confirmé le récit de Wadding par un témoignage absolument analogue. Seulement, aux circonstances que nous venons de rapporter, il ajoute que ces lis azurés s'épanouissent d'abord autour de l'autel pour aller de là revêtir toutes les parois de la pieuse enceinte. Il fixe au 19 août le renouvellement périodique de ce miracle, et affirme que le pape Clément VIII en a constaté l'authenticité. Il donne pour garant de son assertion le Père François de Sosa, évêque de Canarie, qui, en sa qualité de général de l'Ordre de saint François, l'avait positivement vérifié. Ces fleurs merveilleuses exprimaient parfaitement la fécondité, l'éclat, la suavité, le mérite surhumain des vertus du jeune et saint de Toulouse.

A propos du Pèlerinage

DU TIERS-ORDRE A SAINTE-ANNE LE 19 JUILLET.

Il est incontestable qu'il y a des lieux où Dieu et les saints reçoivent plus favorablement les prières des hommes. Là où se sont consommés les mystères de la rédemption du genre humain, ou aux endroits où Dieu a fait éclater sa puissance et sa miséricorde, soit à l'instigation de son Cœur divin ou à la prière de sa Mère et de ses saints, il aime à répandre plus abondamment ses faveurs.

De là l'empressement des chrétiens à visiter ces sanctuaires privilégiés.

Tous les peuples, toutes les religions ont eu leurs pèlerinages ; les Grecs se dirigeaient vers Délos ; les Gaulois, vers Bèlen ; les Musulmans, vers la Mecque ; les Israélites, vers Jérusalem ; les premiers chrétiens, vers les augustes lieux de la Terre Sainte. De nos jours, on compte plus de trois cents sanctuaires privilégiés par tout le monde catholique. La France en possède plus de cent. Dans notre pays, quoique jeune peuple, nous avons déjà plusieurs pèlerinages où Dieu s'est manifesté par un grand nombre de miracles éclatants. Nommons en premier lieu notre célèbre église de *Sainte Anne de Beaupré*, qui, tous les ans, attire des milliers de pèlerins.

C'est un sentiment naturel à l'homme. C'est le besoin de son cœur qui le presse. Partout où il trouve un élément à sa foi, lorsqu'il espère se mettre plus directement en rapport avec son Dieu, son âme s'élance vers lui pour en ressentir plus fortement la bienfaisante influence.

NOTRE PÈLERINAGE

Le pèlerinage est devenu une de nos dévotions populaires. Le peuple canadien, plein de foi, n'hésite pas à confesser hautement ses croyances, à proclamer hardiment les miracles dont Dieu le favorise ; aussi chaque été, presque chaque jour, de toutes les parties du pays, on voit des multitudes de pèlerins se diriger vers les sanctuaires privilégiés du Sacré Cœur, de la sainte Vierge, de sainte Anne, ou d'autres saints, et il est rare que ces pieux voyages ne soient pas illustrés de miracles qui frappent d'étonnement les protestants et les impies.

Les tertiaires ne sont pas restés en arrière. Déjà depuis plusieurs années, ils ont eu leur pèlerinage au

Sacré Cœur. Cette année, ils auront celui de *Sainte Anne de Beaupré le 19 juillet*. Il faut que chaque tertiaire se fasse zéléteur, et que ce pèlerinage fasse grand honneur, et rapporte beaucoup de mérites au Tiers-Ordre.

Il faut pour cela que notre pèlerinage soit : 1. *Une protestation* contre l'indifférence de ceux qui, uniquement occupés de leurs intérêts matériels, vivent sans souci de leurs intérêts spirituels ; *Une protestation* contre le respect humain ; nous partirons au grand jour, confessant notre foi en Dieu, notre vénération pour la sainte Vierge et sainte Anne ; notre extérieur sera celui de chrétiens et de tertiaires convaincus ; *Une protestation* contre la mollesse ; rien n'arrêtera les pèlerins ; ni le mauvais temps, ni la fatigue ; ils renonceront à leurs aises ; leur voyage, s'il le faut, sera une pénitence qui, certainement se changera bientôt en joie ;

2. *Une espérance* pour l'Église, car nous prierons pour qu'Elle obtienne la paix et les secours nécessaires à sa mission ;

Une espérance pour notre pays : ses enfants prieront afin que la foi s'y retrempe, et que notre société devienne de plus en plus chrétienne ;

Une espérance pour nos paroisses et pour nos familles, car nous demanderons que sainte Anne les protège ;

Une espérance pour nous : nous y trouverons la santé, la piété, l'amour et les grâces nécessaires à notre salut.

ABUS DES PÈLERINAGES

On ne peut ignorer que plusieurs abusent des pèlerinages. Hélas ! la religion n'a-t-elle pas à gémir sur beaucoup de ces voyages indiscrets et tumultueux, où l'on va à une partie de plaisir, à une fête mondaine, qui deviennent une occasion de rendez-vous ou d'intempérance ? Par bonheur ces pèlerinages sont rares parmi notre bonne population. Mais il y a un autre abus, non moins mauvais, s'il n'est pas aussi scandaleux, ce sont les pèlerinages entrepris avec un esprit de spéculation. Dieu ne saurait bénir et favoriser de semblables dévotions. Ces voyages d'argent resteront arides de grâces. Il faut à sainte Anne des cœurs aimants et désintéressés. Si vous cherchez de l'or, ne levez pas les yeux vers le ciel.

L'Eglise ne reconnaît pour vrais pèlerinages que ceux qu'on entreprend pour un motif de dévotion ou de pénitence, et qu'on accompagne de prières et d'aumônes, afin qu'ils servent à l'expiation des péchés, à l'obtention des secours divins et à la correction des mœurs.

Nous terminerons par un trait emprunté à saint Alphonse de Liguori, qui confirme ce que nous venons de dire :

“ En 1611, la veille de la Pentecôte, il y avait grand concours de peuple au célèbre sanctuaire du Mont-Vierge, près de Naples ; cette multitude ayant profané la fête par des bals, des débauches et des indécentes, on vit tout à coup un incendie éclater dans une maison construite en bois, où se trouvait la réunion scandaleuse, en sorte qu'en moins d'une heure et demie tout fut réduit en cendre ; il y périt plus de quatre cents personnes. Cinq seulement survécurent, et déposèrent avec serment avoir vu la Mère de Dieu elle-même qui, avec deux torches allumées, mettait le feu à l'édifice.”

Le Saint Jour du Dimanche

*Les dimanches tu garderas
En servant Dieu dévotement.*

*Les dimanches messe entendras
Et les fêtes pareillement.*

Voici la saison des plaisirs, des voyages, des piques-niques. La chaleur va chasser de leur demeure les habitants des villes. Le riche ira passer l'été dans ses villas de la campagne ; le pauvre se contentera d'excursions, de voyages de plaisir. Hélas ! que de mal ces déplacements occasionnent. Le retour de l'été est toujours accompagné d'une multitude d'occasions de péché que le chrétien ne saurait éviter.

Mais ce qui est le plus fréquent dans cette saison, c'est la profanation du dimanche. Le repos et la liberté dont jouissent les hommes dans ce saint jour, leur permettent de se livrer aux plaisirs de la pêche et de la chasse, de se joindre à d'autres pour faire un pique-nique dans un bois ou une excursion sur l'eau ; alors on part dès le matin sans avoir entendu la messe, sans prier, sans même penser à Dieu, et toute la journée s'écoule ainsi dans des amusements profanes, s'ils ne sont pas criminels et scandaleux. Et ce sont des chrétiens qui agissent ainsi, sou-

vent des catholiques croyants, heureux de l'être et affichant leur foi. Quel étrange aveuglement ! C'est un grand mal pour la famille et un grand malheur pour la société. Un des premiers devoirs du chrétien, mais surtout du catholique qui veut faire son salut, c'est la sanctification du dimanche ; sans cela non seulement il n'y a pas de salut possible, mais Dieu punit très souvent dès cette vie les violateurs du dimanche.

Dans le Décalogue, le Seigneur en a fait un commandement exprès, et chez les Juifs le profanateur du dimanche était puni de mort. Chez tous les peuples chrétiens du moyen-âge, les peines les plus sévères étaient portées contre les violateurs du jour consacré au Seigneur. Et l'Eglise, de tout temps, a fait de l'assistance à la messe le dimanche, un précepte rigoureux. Ceux qui ne sanctifient pas le dimanche, dit l'abbé Jouve, oublient Dieu, perdent peu à peu la connaissance de la religion, dont ils n'entendent plus parler, négligent la prière et les sacrements, et tombent dans une triste indifférence pour leur salut.

Voici un exemple tiré d'un pays barbare, qui pourrait faire rougir beaucoup de chrétiens ; nous l'empruntons à la *Revue Franciscaine*.

UN DIMANCHE EN CHINE

“ Le matin, au son de la cloche, tous se réunissent dans leur petite chapelle en terre et récitent la prière. Si le Père est présent, ils assistent à la saint Messe ; en son absence, ils récitent plusieurs formules de dévotion. Ce jour-là ils ne travaillent jamais. A midi, le son de la cloche les réunit de nouveau, et ensemble ils récitent dix dizaines du saint Rosaire. Tout l'après-midi s'écoule pieusement. Le déclin du jour les trouve une troisième fois au pied des autels ; ils lisent ou chantent le Chemin de la Croix. Un catéchiste récite les stations ; un autre porte la croix de bois franciscaine. Le soir, on les retrouve une quatrième fois dans leur oratoire, récitant ou chantant leur dernière prière. Celle-ci terminée, le Père, s'il est présent, les asperge d'eau bénite, et chacun se retire tranquillement dans sa chaumière.”

Ainsi employé, le dimanche est vraiment le jour du Seigneur, tandis que tant de chrétiens en font un jour de débauches, le jour de Satan,

CHRONIQUE

Mgr Grandin à Montmartre.—Le 1^{er} vendredi du mois ne fut qu'une prolongation de la solennité de la veille. Nous ne voulons pas nous arrêter à décrire cette fête mensuelle du Sacré-Cœur, connue et aimée de tous nos associés ; nous dirons seulement que la présence d'un vénérable évêque missionnaire donna au vendredi 4 mars un éclat particulier. Mgr Grandin, O. M. I., récemment arrivé des missions sauvages de l'Amérique du Nord-Ouest, qu'il évangélise depuis près de trente ans, ne voulut point passer à Paris sans aller faire un pèlerinage au Sacré-Cœur et à Notre-Dame des Victoires ; il choisit le premier vendredi du mois pour faire visite à Montmartre ; il venait demander pour ses chers sauvages le don de la foi, à laquelle plusieurs tribus sont encore rebelles ; il voulait aussi solliciter pour eux la paix ; nos lecteurs savent à quelles épreuves sanglantes cette mission du Nord-Ouest vient d'être soumise par suite de la révolte des sauvages de ces lointaines régions, et comment deux missionnaires Oblats de Marie, victimes de leur zèle pour la paix, sont tombés sous les balles des rebelles. Mgr Grandin, assisté d'un de ses missionnaires, le R. P. Lestang, célébra la messe de 9 heures, et eut la joie de donner la sainte communion à 90 personnes, heureuses d'unir leurs prières à celles du vénérable évêque de Saint-Albert.

Jubilé de Léon XIII.—Les Tertiaires de saint François, d'Italie, ont ouvert une souscription pour offrir à sa Sainteté, le jour de ses noces d'or, une belle statue du Patriarche Séraphique.

N.-D. de Lourdes.—Durant le mois de février, 1 100 messes ont été célébrées au sanctuaire de Lourdes, et il y a été distribué 10 900 communions. Le nombre des intentions recommandées s'est élevé à 13 378 ; 312 étaient des actions de grâces. On a offert en ex-voto : 8 cœurs, 5 couronnes de mariées, 12 petits cadres, 1 nappe et 1 tour d'autel, 12 corporaux, 35 amicts ou purificateurs, 2 bouquets de lis, plusieurs plaques de marbre.

L'un des ex-voto est toute une histoire. On n'a pas oublié le ministre protestant, W. G., qui vint, du fond des Indes, faire son abjuration, le 25 mars 1884, entre les mains de Monseigneur l'Archevêque de Reims. Depuis cette époque, le fils d'Albion visite souvent le lieu où il a reçu tant de grâces. Un cœur encadré porte cette inscription, écrite de sa main :

Hommage de reconnaissance d'un ministre anglican, converti à Lourdes le 25 mars 1884.

Sépulture d'un incrédule.—M. de Cassagnac, désigné par le sort pour représenter la Chambre des députés à l'enterrement civil de M. Cantagrel, s'est refusé à remplir ce mandat, et a donné en ces termes les motifs de son refus :

“ Ma conscience de catholique n'interdit formellement de suivre un convoi funèbre qui ne s'arrête pas d'abord à un temple consacré... La libre-pensée est devenue militante, agressive, et marche audacieusement à l'assaut du Christianisme. Ce n'est plus à des malheureux égarés que nous avons affaire, c'est à des ennemis implacables. Et marcher derrière un corbillard que ne précède pas le prêtre et que ne surmonte pas la croix, serait une capitulation sans excuse. Je ne la commettrai pas.

“ J'ai aimé mon père autant qu'un fils peut l'aimer ; j'aime mes enfants également autant qu'un père peut les aimer. Me blâmera qui voudra ou qui pourra, mais s'ils fussent morts en reniant leur foi, en affichant la négation de Dieu, sans hésiter j'eusse refusé de les escorter à leur demeure dernière. En pleine guerre religieuse, quand nos croyances sont outragées publiquement, quand nos prêtres sont proscrits et réduits à la misère, quand l'athéisme d'Etat se dresse insolemment en face des églises quotidiennement dévalisées par les voleurs qu'il encourage, le Catholicisme doit se retremper dans l'intransigeance des premiers, des grands jours de notre religion. Et ce que je ne ferais pas pour les plus chers parmi les miens, je ne saurais le faire pour un étranger, fût-il mon collègue au Parlement.... Ceux qui croient ne sauraient, sans une complicité criminelle, s'associer publiquement par leur présence, au mépris de leur foi... Nous ne pouvons pas et nous ne devons pas sanctionner de près ou de loin ce qui, à nos yeux, est le découronnement de l'humanité, ce qui l'avilit en lui désignant comme but unique, la terre, qui est le but des autres bêtes.

“ Si tous les catholiques étaient aussi fermement résolus à ne jamais céder aux lâches complaisances du monde, et prenaient le parti, quels que fussent les liens d'amitié ou les liens de parenté, de refuser leur présence au mariage et aux enterrements qui se passent de la consécration religieuse, les cérémonies purement laïques ressortiraient bientôt de tout le triste éclat de leur abjection.”

Acte de foi.—L'ouvrier qui avait été requis, par le maire de Troyes, pour décrocher le crucifix de la salle des mariages, mariait sa fille le samedi 26 février dernier. Quand il fut, avec les futurs et les témoins, en présence de l'officier civil, il tira de

sa poche un crucifix, et dit bien haut en le mettant en évidence : " C'est moi qui, bien à contre-cœur, ai ôté le Christ de la place qu'il occupait ici ; mais il ne sera pas dit que, par ma faute, le Christ ne présidera pas au mariage de ma fille. Comme la liberté de conscience nous en donne le droit, c'est devant lui qu'elle accomplira la formalité pour laquelle nous sommes venus." Alors l'officier civil fit son office simplement et sans difficulté. (*Semaine de Troyes.*)

Pape et Sultan.—Un événement considérable, qui intéresse tout spécialement le Catholicisme oriental, vient de se passer entre la Turquie et le Saint-Siège.

Sa Majesté le Sultan a envoyé un anneau précieux au Chef de l'Eglise catholique, à l'occasion du Jubilé sacerdotal de S. S. le Pape Léon XIII. ; C'est S. B. Mgr Azarian, Patriarche des Arméniens catholiques de l'empire Turc, qui a été choisi par Sa Majesté pour être, en cette circonstance, l'ambassadeur extraordinaire de la Sublime Porte auprès du Saint-Siège.

Espérons que cette démarche, si pleine de courtoisie et de sens vraiment politique de la part du chef de l'Islamisme, sera le point de départ d'une ère de liberté plus grande pour le Catholicisme en Turquie, ainsi que le Souverain-Pontife en a exprimé l'espoir dans sa réponse à l'illustre envoyé du Sultan.

Conséquence du divorce.—Un médecin du Mont-Dore avait divorcé, il y a deux ans, puis avait contracté devant le maire un second mariage, la femme qu'il avait épousée légitimement étant encore vivante.

Il tombe gravement malade ; il se voit près de sa fin, ne fait d'ailleurs aucune réparation, mais demande que la sépulture ecclésiastique lui soit accordée. Le curé du Mont-Dore consulte Monseigneur l'Evêque de Clermont, et reçoit la réponse suivante :

" Le malade étant mort uni publiquement à une femme, du vivant de sa femme légitime, et n'ayant fait sur ce point aucune espèce de rétractation, ne peut recevoir les honneurs de la sépulture ecclésiastique. Si on la demandait, il y aurait lieu de la refuser simplement, en alléguant la situation irrégulière dans laquelle il est mort. " CHARDON, *vicairé-général.*"

L'administration diocésaine de Clermont a fait, à la demande de ce malheureux chrétien, la seule réponse qui pût lui être faite, et dans les meilleurs termes.

Morte au bal.—C'était à Saint-Petersbourg, à un bal de charité donné et organisé par la princesse Ouroussoff dans la salle de la noblesse. " Donnez-moi la main ! " Ce cri est poussé

tout à coup par une charmante personne qui, délicieusement costumée, se promenait au bras de son cavalier. Celui-ci la reçoit dans ses bras, car elle avait perdu connaissance. On la transporte dans le salon de toilette des dames, et on lui fait boire un verre de champagne, pensant qu'il n'en faudra pas davantage pour la ramener à elle. Mais, un soupir, un hoquet convulsif, et tout était dit. La jolie valseuse était morte.

Mourir au bal ! Ne vaut-il pas mieux se priver du plaisir et des fatigues de la danse, que de s'exposer à mourir ainsi sans Viatique, loin du prêtre, loin des sacrements, et peut-être loin de Dieu !

Efficacité des sacrements sur le corps même.—Nous empruntons les faits qui suivent à la lettre de Mgr Carllassare, vicaire apostolique du *Hou-Pé Oriental* :

“ Un de nos tertiaires, dit Sa Grandeur, le R. P. *Siu*, qui exerce le saint ministère dans la province de *Gan-Lou-Fu*, nous écrit : “ Parmi les quelques familles qui se sont converties, il m'en est une à qui il a été donné de constater l'efficacité du baptême. Il y avait, dans cette famille, une femme de quarante ans, qui, depuis quelque temps déjà, avait embrassé la foi catholique mais n'avait pas encore reçu le baptême. Etant tombée dans une maladie mortelle, elle demanda le sacrement de la régénération ; et à peine l'eau sainte eut-elle touché sa chair, que non seulement son âme fut lavée de ses péchés, mais encore toute trace de maladie disparut de son corps. A cette vue tous les témoins étaient dans l'admiration, et la famille tout entière embrassa le Christianisme.

“ A cette même famille appartenait un vieillard qui lui aussi fit l'expérience de la puissante bonté de Dieu. Il souffrait d'un ulcère à la main ; sans faire usage d'aucun autre remède, il prend de l'eau bénite, et la fait couler sur la main malade : la guérison est instantanée. Quelque temps auparavant, n'étant point encore baptisé, il fut saisi par une maladie qui semblait devoir le conduire au tombeau ; il fallut même abrégier le temps de son catéchuménat pour qu'il ne mourût pas avant d'avoir été régénéré par le sacrement qui nous fait chrétiens. Or, au même instant où le baptême lui était administré, la santé du corps lui était rendue.

“ Loué soit le Seigneur, nous écrierons-nous avec Mgr Carllassare ! loué soit Celui qui parfois, dans sa miséricorde, daigne employer les prodiges, pour ouvrir les yeux aux aveugles, ou pour les fortifier dans la foi ! ” — (*Revue franciscaine*)

Carnaval et tremblement de terre.—On écrit de Nice à la *Semaine d'Angers* : “ Nice la belle ” se souviendra longtemps du carnaval de l’an de grâce 1887, et de la journée des Cendres qui l’a suivi.

“ Le mardi, jour du grand corso carnavalesque, la longue procession des mascarades et des chars, la musique des fanfares, le bruit du canon, la bataille des confetti, mettaient une agitation fiévreuse et une gaieté folle dans une foule immense.

“ La nuit avait passé, les premières lueurs de l’aube commençaient à poindre dans un ciel calme, sans nuages. On dansait et on festoyait encore quand, soudain, comme au banquet de Balthazar, une main mystérieuse, armée d’un marteau terrible, fait entendre ses coups vibrants aux murailles du festin. Des oscillations bruyantes font branler les lustres, les tables, les fenêtres, les murs, et jusqu’au sol, qui fait le vide sous les pieds.

“ Au moment où les cloches des églises tintaient les premiers coups de l’*Angelus*, tout à coup un bruit sourd, lointain, parti des profondeurs de la terre, semblable à un lourd chariot ou à une rafale de vent, se fait entendre. En moins de rien, le bruit se rapproche en coups saccadés, distincts, en augmentant de violence à mesure qu’il approche. On eût dit un bélier ou marteau gigantesque sapant la muraille. En même temps, la fenêtre, la porte, les meubles s’ébranlent, les cloisons vibrent, le plafond oscille, les poutres craquent, le plâtre tombe morcelé, le plancher balance, pendant vingt-cinq ou trente secondes de cette danse infernale, et qui ont paru bien longues!.....

“ La divine Providence ne pouvait mieux rappeler à ces mondains, accourus de tous les points pour “ s’amuser, ” cette condamnation portée contre l’homme pécheur : “ Souviens-toi, ô homme, que tu retourneras en poussière. ” A l’heure du tremblement de terre, à six heures du matin, avait lieu, en présence de l’évêque, à la cathédrale, la cérémonie des cendres.

“ A présent, à la garde de Dieu ! de légères secousses sont venues cette nuit et ne nous visiter. Sommes-nous à la fin de nos épreuves ? Dieu seul le sait. Jusqu’ici nous n’avons qu’à bénir sa providence. Ce tremblement de terre, à l’entrée du carême, a eu un effet salutaire. Les confessionnaux ont été assiégés, et des chrétiens qui depuis longtemps n’avaient pas approché des sacrements, se sont réconciliés.”

—La *Gazette du Midi* ajoute : “ Ce que les athées ont prié, dit-elle, c’est, paraît-il, quelque chose d’indicible. A genoux ! à genoux ! criait-on. Et l’on voyait courir à l’église des gens qui n’en connaissaient guère le chemin.”

—Un prêtre du diocèse de Besançon, attaché au collège Saint Charles de Monaco, adresse la note suivante à la *Semaine religieuse* de son pays :

“ Au moment des premières secousses du tremblement de terre, je célébrais la sainte messe à la cathédrale de Monaco. Tout à coup le sol tremble, les colonnes chancellent, les chandeliers s'entrechoquent, la foule épouvantée commence à fuir. Je lève les yeux vers le Christ en disant : “ Mon Dieu, sauvez-nous ! ” Puis, me détournant tranquillement vers les nombreux fidèles qui s'enfuyaient, je leur dis : “ Où courez-vous ! Nous sommes entre les mains de Dieu, il faut *avoir confiance en lui*. S'il veut cependant que nous mourions ici, que sa sainte volonté soit faite ! ” Ce sont mes propres paroles. La foule revint au pied de l'autel et se mit à prier avec ferveur. Le bon Dieu a eu pitié de nous ; il a visiblement protégé la principauté, qui n'a pas eu à déplorer d'accident, tandis que les villes avoisinantes sont en partie ruinées.”

—Parlant des vains efforts que fait en ce moment la prétendue science pour expliquer les tremblements de terre, la *Semaine de Marseille* se livre aux réflexions suivantes :

“ Il est triste le spectacle de ces hommes instruits qui ne savent pas lever les yeux en haut, et dont l'orgueil ne veut pas reconnaître que Celui qui a créé le monde en demeure le maître.

“ N'aurons-nous pas bientôt un spectacle bien plus triste encore que celui des savants, qui discutent pour trouver du désastre les causes physiques, le spectacle des jouisseurs qui dansent pour en soulager les victimes ?

“ Mais la voilà la vraie cause de tous ces cataclysmes, ce sont ces fêtes mondaines qui ont pris de nos jours un caractère si opposé à l'esprit chrétien. Pourquoi ne pas l'avouer franchement, puisque chacun le reconnaît tout bas : ces fêtes sont trop souvent criminelles, et elles attirent sur nous la colère de Dieu. Dieu avait fait entendre sa voix par les inondations. Qu'a-t-on fait ? On connaissait à peine la grandeur du désastre que déjà l'on organisait des fêtes ; on traçait des programmes, on appelait les amateurs publics. Et voilà qu'un tremblement de terre vient mettre fin d'une façon tragique aux folies du Carnaval. C'est le mercredi des Cendres que les raisins s'ébranlent et s'écroulent, comme ce fut le mercredi des Cendres que le théâtre de Nice, regorgeant de spectateurs, fut incendié, comme ce fut le mercredi des Cendres qui vit la catastrophe de Monté-Carlo. Ces coïncidences ont frappé le regard des hommes les

moins crédules ; puissent-elles ouvrir les yeux de tant de chrétiens frivoles qui se laissent entraîner par le courant ? ”

—La petite ville de Diano-Marina (Italie) a été la plus secourue. On y compte 300 morts et 500 blessés.

La veille du tremblement de terre, les habitants avaient célébré le mardi-gras par des mascarades où les plus horribles blasphèmes étaient proférés, surtout contre la sainte Vierge. Les élèves du séminaire, pendant leur méditation, étaient obligés de se boucher les oreilles pour ne pas entendre les horribles sacrilèges vomis par la populace masquée.

Echos des Fraternités

MONTREAL

Le Dimanche, 1er mai, a eu lieu, dans l'église des saints Stigmates à Montréal, une réception dans le Tiers-Ordre, fraternité des Sœurs. La cérémonie a été présidée par le Rév. Père Raynel, directeur du Tiers-Ordre.

On été admises au noviciat :

Mesdames Gédéon Larin, sœur Sainte Claire ; David Lanthier, sœur Marie Jeanne ; Joseph Bourdon, sœur Marguerite de Jésus ; Trefflé Vadeboncœur, sœur St Louis de Gonzague.

Dlles Zoé St Amour, Sœur Marie Bernadette ; Marie Phébée Leclerc, sœur Marie Joseph du Sacré Cœur ; Odile Venne, sœur Anne Marie de St François ; Eugénie Perreault, sœur François-Xavier ; Hermine Brouillet, sœur Rose Délima ; Lumina Charboncœur, sœur Sainte Agnès.

Ont fait profession :

Mesdames François Labelle, en religion, sœur Marie des Anges ; Joseph Gagnon, sœur François d'Assise ; François Brouillet, sœur François-Xavier ; François Lahaise, sœur Sainte Thérèse.

Dlle. Marie Riguier, sœur Saint Antoine de Padoue.

Nous devons encore visiter souvent l'Eglise, vénérer les ecclésiastiques, à cause de leurs droits sur le Corps très saint et le Sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'ils consacrent, qu'ils reçoivent et distribuent aux autres.

St François.—2^e Lettre aux Fidèles.

—Notre Sauveur a pratiqué l'obéissance depuis sa naissance, jusqu'à la mort de la croix.

St François.—Conf. Mon. xxiiij.

VIE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

CHAPITRE XII

LE TIERS-ORDRE ; SON BUT ET SES DESTINÉES.

(1221)

(Suite)

Par l'Ordre des Pauvres-Dames, il faisait reflourir les vertus des Marthe, des Agnès, des Cécile et de tant d'autres vierges, en qui le paganisme étonné avait salué les anges de la terre. Enfin, par la création du Tiers-Ordre, il tenta d'introduire la vie religieuse jusqu'au sein du foyer domestique et au chevet du lit nuptial. La conception était neuve ; cependant, elle répondait si bien aux besoins du temps, qu'on l'accueillit avec un enthousiasme indescriptible. Le monde se peupla de jeunes filles, de veuves, de gens mariés, d'hommes de tout rang, qui portaient publiquement les insignes de la pénitence, et s'astreignaient dans le secret de leurs maisons aux pratiques de la vie monacale. L'esprit d'association qui régnait au moyen-âge, et qui est le véritable esprit du christianisme, favorisa ce mouvement. De même qu'on appartenait à une famille par le sang, à une corporation par le service auquel on s'était voué, à un peuple par le sol, à l'Eglise par le baptême, de même on voulut appartenir par un dévouement de son choix, à une des deux glorieuses milices qui servaient Jésus-Christ dans les sueurs de l'apostolat et de la pénitence. " On revêtait les livrées de saint Dominique ou de saint François ; on se greffait sur l'un de ces deux troncs pour vivre de leur sève, tout en conservant encore sa propre nature ; on fréquentait leurs églises, on participait à leurs prières, on les assistait de son amitié, on suivait d'aussi près que possible la trace de leurs vertus. On ne croyait plus qu'il fallût fuir le monde pour s'élever à l'imitation des saints ; toute chambre pouvait devenir une cellule, et toute maison une Thébaïde (1). "

Le Tiers-Ordre séraphique venait de naître, et déjà la voix du peuple, se faisant l'écho de la voix du Vicaire de Jésus-Christ, proclamait que c'était l'œuvre du Très-Haut et le fruit le plus suave du zèle de saint François. Son histoire, sous le rapport religieux et social, forme

(1) *Vie de saint Dominique*, par Lacordaire.

assurément une des plus belles pages du moyen-âge ; il se propagea avec la même rapidité que ses deux aînés, franchit les montagnes et les mers, s'étendit jusqu'aux extrémités de l'empire chinois, et, renouvelant la face de la terre, contribua puissamment à faire du XIIIe siècle le siècle chrétien par excellence. Plus tard, il s'introduisit dans le Nouveau-Monde avec les premiers Franciscains qui accompagnaient Christophe Colomb. Enfin, depuis son origine jusqu'à nos jours, il n'a cessé de produire, sous tous les climats et à tous les degrés hiérarchiques de la vie humaine, une admirable floraison de saints, au point que le désert et le cloître pourraient s'en montrer jaloux. Dans l'impossibilité où nous sommes de nommer tous les éminents et saints personnages qui l'ont illustré, nous nous bornerons à citer les principaux.

Le premier des Tertiaires, en suivant l'ordre chronologique, est ce Luchésio dont nous avons raconté la conversion. A partir du jour où il se fut enrôlé dans la milice spirituelle de la pénitence, il s'attacha de plus en plus à marcher sur les traces de son bienheureux Père, et passa le reste de ses jours dans les larmes de la componction, les bonnes œuvres, le soin des pauvres et des malades. En retour, le Seigneur lui accorda le don des miracles et celui de l'oraison jusqu'à l'extase. Le trait qu'on va lire nous fera connaître, mieux qu'un long discours, son caractère et sa vertu. Un jour qu'il portait un infirme sur ses épaules, un jeune voluptueux, se croisant avec lui, lui dit en se moquant : " Eh ! quel diable portes-tu là sur tes épaules ?—Ce n'est point le diable que je porte sur mes épaules, répliqua Luchésio ; c'est Jésus, celui-là même qui a dit : *Tout ce que vous ferez au plus petit d'entre mes frères, c'est à moi-même que vous le ferez.*" Sublime réponse, que le Ciel ratifia sur-le-champ par un miracle ! Le jeune blasphémateur, en punition de sa faute, fut frappé de mutisme ; alors, tout contrit, il eut recours aux prières de l'offensé, qui, sans rancune, intercéda pour lui, obtint sa guérison soudaine, et le congédia avec ces bonnes paroles : " Va en paix, mon fils ; mais prends bien garde à l'avenir d'insulter Dieu par ta langue ou par tes œuvres." Bona-Donna, voyant son mari sur le point de mourir, le supplia de demander qu'ils fussent réunis dans les récompenses de la patrie, comme ils l'avaient été dans les travaux et les souffrances de l'exil. Cette grâce lui fut accordée. Après

quoi, Luchésio s'endormit doucement dans le baiser du Seigneur, en murmurant cette prière : " Je rends grâce à la Très Sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, de m'avoir délivré des pièges du démon, par les mérites de la Passion de Jésus-Christ." C'était le 28 avril, probablement en l'année 1232 (1).

Si Luchésio est le premier tertiaire, Louis IX, roi de France, est sans contredit le plus célèbre : Louis IX, qui fut à la fois le plus grand capitaine, le plus grand prince et l'un des plus grands saints du XIIIe siècle ; Louis IX, qui, après la défaite de Mansourah, sut commander le respect et l'admiration, même à ses barbares vainqueurs, mourut fidèle à sa noble devise : " Dieu, France et Marguerite," et mérita de devenir le patron des Frères du Tiers-Ordre Franciscain (2).

Citons encore:—parmi les Souverains Pontifes: Grégoire IX, Innocent XII, Pie IX et Sa Sainteté Léon XIII, actuellement régnant ; parmi les têtes couronnées : Michel Paléologue, Rodolphe de Habsbourg, Louis VIII, père de saint Louis, saint Ferdinand, roi de Castille, Charles-Quint, Philippe II et Philippe III, rois d'Espagne, Béla IV, roi de Hongrie, Jagellon, roi de Pologne, Jean, roi d'Aragon, Charles IV, roi de Bohême, Charles II et Robert, rois de Sicile et de Jérusalem, Amédée VII, duc de Savoie ; dans le clergé soit régulier, soit séculier : saint Yves, saint Roch de Montpellier, saint François de Paule, saint Ignace de Loyola, saint Vincent de Paul, monsieur Olier, le cardinal de Bérulle, et de nos jours, le curé d'Ars. Les uns et les autres se faisaient gloire de porter les livrées franciscaines, comme le cardinal Tréio l'exprime si bien dans la lettre qu'il écrivait en 1623 à l'illustre Père Waddingue : " Vous me louez, lui dit-il, d'avoir revêtu par-dessus la pourpre romaine la robe grise et la corde grossière de votre illustre fondateur ; je ne mérite pas tant d'éloges. Si ce vêtement paraît vil, j'en ai d'autant plus besoin qu'étant élevé à un plus haut degré d'honneur dans l'Eglise, je dois m'humilier davantage pour éviter l'orgueil. Mais l'habit de saint François n'est-il pas au fond une véritable pourpre, bien propre à rehausser la dignité des rois et des cardinaux ? Oui, c'est véritablement une pourpre teinte dans le sang de Jésus-Christ

(1) Luchésio fut béatifié par Pie VI.

(2) Waddingue.

et dans le sang qui est sorti des stigmates de son serviteur ; elle investit de la dignité royale tous ceux qui la portent. Qu'ai-je donc fait en me revêtant de ce saint habit ? J'ai joint la pourpre à la pourpre, la pourpre de la royauté à la pourpre du cardinalat. Ainsi, bien loin de m'être humilié, j'ai lieu de craindre de m'être fait trop d'honneur à moi-même et de m'en glorifier plus que je ne dois. ”

La science et la poésie viennent à leur tour abaisser leur front, non moins noble que celui des rois, devant l'humilité de notre saint. Saluons en passant : le savant Raymond Lulle, qui obtint en 1315 la couronne du martyre ; Michel-Ange et Raphaël, les princes de la sculpture et de la peinture ; Christophe Colomb, l'explorateur du Nouveau-Monde ; le prince des poètes italiens, Dante, qui a buriné en des vers immortels le portrait de ce pasteur admirable “ dont la vie se chanterait mieux parmi les gloires du ciel (1) ; ” Lope de Véga, le poète satirique de l'Espagne. Ces grands hommes voulurent être ensevelis avec l'habit du Tiers-Ordre, persuadés, non sans motif, que le jugement de Dieu leur serait plus doux, s'ils s'y présentaient avec les livrées de l'humilité, et que la foudre, qui n'épargne pas les lauriers de l'artiste ou du poète, respecterait le vêtement du pauvre.

Mais nulle part le Tiers Ordre n'excita plus d'enthousiasme que parmi les femmes. Trop souvent enchaînées dès la jeunesse à un joug qu'elles n'avaient point souhaité, voyant s'effeuiller une à une toutes leurs illusions, elles se tournaient vers saint François, et goûtaient, sous l'habit de la pénitence, la paix et le bonheur qu'elles avaient en vain demandés au monde. Le monastère venait à elles, puisqu'elles ne pouvaient aller à lui ; et se bâtissant dans quelque réduit de la maison paternelle ou conjugale un sanctuaire mystérieux, tout plein de l'Époux invisible qu'elles aimaient uniquement, elles épanchaient librement devant Lui les flots d'amour dont le cœur de la femme chrétienne est le réservoir sans fond. Le Tiers-Ordre satisfaisait à leurs aspirations les plus idéales, et les dédommageait de la tyrannie de leur position ; en retour, elles l'enrichissaient du trésor de leurs vertus, de leur dévouement, de leur sainteté. Le lecteur nous saura gré de placer sous ses regards quelques-unes de ces fleurs

(1) *La divine comédie, Paradis, chant XI.*

embaumées, celles qui, les premières, ont été plantées dans le parterre séraphique, et qui en forment à jamais le plus bel ornement.

Qui n'a entendu parler de sainte Elisabeth de Hongrie, la sœur et l'émule du Patriarche d'Assise, et comme lui l'amie des pauvres avant d'être l'amante de la pauvreté ? Qui n'a lu cent fois les pages admirables que le comte de Montalembert lui a consacrées, et dont nous allons donner quelques extraits, en commençant par le miracle des roses ? Par une journée d'hiver, elle descendait un chemin très escarpé, accompagnée d'une de ses suivantes, et portant dans les plis de son manteau royal du pain, des œufs et de la viande, pour les distribuer aux indigents, Tout à coup elle se trouve en face de Louis de Thuringe, son mari, qui revenait de la chasse. Surpris de la voir ploier sous le poids de son fardeau, il lui dit en souriant : " Voyons ce que vous portez ! " Et en même temps, il ouvre, malgré elle, le manteau qu'elle serrait contre sa poitrine ; mais il n'aperçoit que des roses blanches et rouges, les plus belles qu'il eût jamais vues. Remarquant le trouble de la princesse, il veut la rassurer par ses caresses ; un autre prodige l'arrête : une auréole de lumière en forme de croix, entoure et protège la tête de la sainte. Plein d'admiration, il la prie de continuer sa route, et remonte lui-même à Wartbourg, emportant avec lui une de ces roses miraculeuses, qu'il garda toute sa vie.

La jeune reine se fit la protectrice et la mère des lépreux, elles se plaisait à panser de ses propres mains leurs plaies les plus hideuses. Pour mieux suivre ses inclinations vers une vie plus parfaite, elle embrassa le Tiers-Ordre et reçut l'habit des mains du vénérable Conrad, Gardien de Marbourg. Dieu, qui se proposait de l'élever aux sommets de la sainteté, la visita dès lors par les plus dures épreuves. Chassée de son palais, et dépouillée de tous ses biens après la mort du Landgrave Louis, son époux, elle ne put qu'à grand-peine trouver une place pour elle et pour ses enfants dans une hôtellerie d'Eisenach. Ceux mêmes qu'elle avait comblés de ses bienfaits, l'abandonnèrent. Le regard fixé sur son crucifix, désormais son unique trésor, elle but jusqu'à la lie le calice amer des injustices du monde, sans murmure, sans récrimination ; n'est-il pas écrit que plus on participe ici-bas aux souffrances de Jésus-Christ, plus on participera là-haut à sa gloire ?

Un jour, qu'elle traversait un ruisseau fangeux, sur lequel on avait jeté quelques pierres pour aider à le franchir, elle rencontra sur son passage une vieille mendicante qu'elle avait jadis nourrie de ses aumônes. La vieille, au lieu de lui céder le pas, heurta rudement la jeune femme et la fit tomber dans cette eau infecte. Puis, ajoutant la raillerie à l'ingratitude : " Te voilà bien ! dit-elle. Tu n'as pas voulu vivre en duchesse pendant que tu l'étais ; te voilà maintenant pauvre et couchée dans la boue ! Ce n'est pas moi qui te ramasserai ! " Elisabeth, toujours patiente et douce, se releva de son mieux et dit en riant : " Voilà pour l'or et les pierreries que je portais autrefois ! " Et elle s'en alla joyeusement laver sa robe dans une eau voisine, et son âme dans le sang de l'Agneau sans tache. Ces actes d'héroïsme lui étaient habituels. Le saint Patriarche, en ayant été informé, ressentit une joie extrême, et ne put s'empêcher de faire publiquement l'éloge de sa fille bien-aimée. Il consentit même, sur les instances du cardinal Ugolini, à lui envoyer son pauvre manteau, que la jeune princesse estimait plus que son manteau royal, et qu'elle légua en mourant à l'une de ses servantes. " Ma fille, lui dit-elle, voici le plus beau de mes diamants. Je t'assure que toutes les fois que je m'en suis parée, Jésus, mon bien-aimé, m'a comblée de ses douceurs. " Ame toute séraphique, déjà mûre pour le ciel (elle n'avait que vingt-quatre ans), Elisabeth s'envola vers les collines éternelles le 19 novembre 1231, cinq ans après son bienheureux Père. Grégoire IX la canonisa le 26 mai 1235. Elle est pour les sœurs la patronne de ce Tiers-Ordre dont elle fut la première fille en Allemagne, et dont elle reste la gloire la plus pure.

Groupons autour de sainte Elisabeth quelques unes des saintes femmes qui lui servent de cortège dans le ciel : Pica, la pieuse mère de notre saint ; la bienheureuse Humiliane Cerchi, la première tertiaire de Florence, âme fervente qui ne soupirait qu'après la palme du martyre ; sainte Rose de Viterbe, cette angélique enfant qui, sur l'ordre de la sainte Vierge, revêtit à dix ans l'habit du Tiers-Ordre, prêcha la pénitence à la manière des prophètes, eut l'insigne honneur d'être exilée par Frédéric II, et, à dix-huit ans, fut transportée au ciel, après avoir prédit la chute de l'empereur et le prochain triomphe de l'Eglise. Citons encore Blanche de Castille, mère de saint Louis, avec toute la famille royale ; sainte Elisabeth

de Portugal, que ses sujets appelaient la Dame de la paix, la Mère de la Patrie; la Bienheureuse Cunégonde de Pologne, qui conserva sa virginité dans le mariage; enfin cette jeune fille qu'on peut appeler la pécheresse du XIII^e siècle, la Marie-Madeleine du Tiers-Ordre, Marguerite de Cortone, dont la conversion et la pénitence appartiennent à notre histoire, comme l'un des bienfaits les plus signalés de l'institution franciscaine.

Née sous le ciel ardent de la Toscane (1249), douée d'une beauté séduisante, d'un esprit ardent et d'un grand cœur, privée de bonne heure des sages conseils de sa mère, libre, sans fortune, et sans expérience, Marguerite livra sa jeunesse à toutes les voluptés du monde, et vécut dans le désordre avec un chevalier de Monte-Pulciano, dont elle eut un fils. Dieu la prit en pitié, et voici comment il la tira de la fange où elle s'était plongée. Le comte de Monte-Pulciano était parti pour un voyage de quelques semaines, accompagné d'un beau lévrier qui ne le quittait jamais. Or, au bout de quelques jours, le lévrier favori revint seul au logis, et pénétra dans l'appartement de Marguerite. Il poussait des cris plaintifs, léchait les mains de sa maîtresse, la tirait par sa robe et semblait lui dire : " Viens avec moi. " Elle le suit, sous l'impression de cruels pressentiments. Le chien la conduit dans un bois peu éloigné de la ville; il s'arrête et redouble ses cris lugubres, en face d'un monceau de branchages, récemment détachés de leur tronc. Marguerite écarte ces branches, et reconnaît son amant, lâchement assassiné et déjà devenu la proie des vers! A dater de cette heure, elle rentra en elle-même, et après avoir imité la pécheresse de l'Évangile dans ses iniquités, elle l'imita dans sa conversion. Versant, elle aussi, ses larmes, ce sang de l'âme comme les appelle saint Augustin, sur les pieds bénis du Sauveur, elle mérita le même pardon que Madeleine. Chassée d'Alviano par son père et sa belle-mère, abandonnée de tous, excepté du Dieu des miséricordes, elle vint avec son enfant se réfugier à Cortone, y reçut à genoux, l'habit du Tiers-Ordre franciscain, devint bientôt un nouveau modèle d'amour pénitent, et fut, comme Marie-Madeleine, comblée des faveurs du céleste Époux. Son fils entra plus tard dans l'Ordre des Frères-Mineurs, et s'y distingua par une vie sainte et tout apostolique. Marguerite mourut dans une extase d'amour, le

22 février 1297, et fut canonisée par Benoît XIII. Ainsi grâce au Tiers-Ordre, la réforme des mœurs pénétrait au sein des familles, l'Évangile répandait sa bonne odeur au milieu du monde, et l'Esprit de Dieu, après avoir fleuri dans les solitudes, s'épanouissait sur les grands chemins. Le XIII^e siècle était sauvé.

Le Tiers-Ordre obtint un autre résultat qui ne fut que passager et propre à l'Italie, mais qui n'en mérite pas moins l'admiration des siècles. Uni à celui de saint Dominique, il défendit les droits du Saint-Siège et déconcerta les projets impies des empereurs d'Allemagne. Pierre des Vignes, ministre de Frédéric II, constate lui-même ce résultat dans une lettre adressée à son maître. « Les Frères-Mineurs et les Frères-Prêcheurs se sont élevés contre nous. Ils ont réprouvé publiquement notre vie et nos entreprises; ils ont brisé nos droits et nous ont réduits au néant; et voici que, pour abolir entièrement notre prédominance et nous enlever l'affection des peuples, ils ont créé deux nouvelles fraternités qui embrassent universellement les hommes et les femmes. Tous y accourent, et à peine se trouve-t-il quelques personnes dont le nom n'y soit point inscrit. » Cet aveu d'un ennemi de l'Église est précieux; il jette une vive lumière sur un des points historiques les plus obscurs, et nous explique la victoire définitive des Guelfes, par l'esprit d'association mis au service du patriotisme et de la foi. Les Tertiaires puisèrent dans cet esprit d'association des secours énergiques pour résister à l'oppression des envahisseurs, et amener peu à peu le triomphe de la justice sur la force brutale. Ils s'enrôlèrent sous la bannière du Saint-Siège, et se déclarèrent toujours ses intrépides chevaliers: tant saint François avait imprégné ses trois Ordres de l'esprit qui l'animait, esprit d'obéissance et de dévouement au Vicaire de Jésus-Christ! Nous n'hésitons donc pas à le proclamer, le Tiers-Ordre franciscain rendit un double service à l'Italie: il conserva la foi catholique et sauvegarda l'indépendance nationale. C'est pour ce double motif que les Souverains Pontifes n'ont cessé de le combler de privilèges et de faveurs spirituelles.

Après avoir établi le Tiers-Ordre de la pénitence à Bologne et dans plusieurs autres villes de la Toscane, François obéissant à la main invisible qui le conduisait, redescendit le long des Apennins. Il avait hâte de revoir

son bien-aimé sanctuaire de la Portioncule, quoiqu'il fût loin de se douter des merveilles que Dieu lui préparait. Nous allons raconter ces merveilles en prenant pour guide notre vieux chroniqueur, Bernard de Besse ; mais avant de toucher le seuil de cette chapelle, arrêtons-nous, et recueillons-nous un instant. La terre que nous foulons aux pieds est sainte ; déliions donc, comme Moïse, les courroies de nos souliers, c'est-à-dire, purifions nos cœurs, élevons nos esprits en haut, afin de nous rendre dignes d'assister aux sublimes et consolants spectacles qui vont nous être donnés.

CHAPITRE XIII

Indulgence de la Portioncule.—Nouvelles prédications de François.—Alexandre de Halès.

(1221-1223)

C'était au mois d'octobre 1221, par une de ces tièdes nuits d'automne qu'on ne trouve que sous le ciel de l'Ombrie ; le saint Patriarche s'était retiré dans l'enfoncement d'une grotte située à une cinquantaine de pas de la Portioncule, un peu à l'Orient. Il tenait son crucifix entre les mains ; une tête de mort gisait à ses pieds. Au moment où, tout perdu en Dieu, il priaït avec l'ardeur d'un séraphin pour la conversion des pauvres pécheurs, il entendit comme la voix d'un ange qui lui criait : « François, à la chapelle ! à la chapelle ! » Aussitôt il se lève et vole à Notre-Dame-des-Anges, où le spectacle le plus inouï vient frapper ses yeux. Sur l'autel, au-dessus du Tabernacle, au sein d'une clarté surhumaine, se trouvait le Verbe fait chair, le Dominateur des dominateurs, tout resplendissant de gloire et rayonnant d'une beauté qui défie toute peinture ; car, en vain chercherait-on un terme de comparaison dans ce monde déchu, où les rayons du beau temps sont épars, brisés et ternis, et où ils ne nous apparaissent jamais sans quelque impur mélange. Disons seulement que son divin visage avait l'éternelle fraîcheur de la jeunesse unie à la gravité de l'âge mur, que son regard, fixé sur François, était d'une incomparable suavité, et que ses lèvres respiraïent une mansuétude sans bornes. A sa droite était Marie, sa très glorieuse Mère, et tout autour une multitude d'esprits cé-

lestes. L'ineffable lueur qui remplissait le sanctuaire ne blessait point les yeux comme l'éclat du soleil ; tout au contraire, à la fois paisible comme l'onde profonde, et vive comme un faisceau de rayons, elle attirait invinciblement le regard qui semblait s'y baigner et s'y reposer avec délices. Notre saint, tout transporté de joie, se prosterna la face contre terre, et il adora avec les anges. « François, lui dit le Fils de Dieu, je sais le zèle avec lequel toi et tes Frères vous procurez le salut des âmes. En récompense, demande-moi pour elles et pour l'honneur de mon nom telle grâce qu'il te plaira, et je te l'accorderai ; car, je t'ai donné au monde pour être la lumière des peuples et le soutien de mon Eglise. » Enhardi par une telle bonté, le saint Patriarche Lui adressa cette confiante supplication : « O Dieu trois fois saint, puisque j'ai trouvé grâce à vos yeux, moi qui ne suis que cendre et poussière et le plus misérable des pécheurs, je vous conjure avec tout le respect dont je suis capable, de daigner accorder à vos fidèles cette grâce insigne, que tous ceux qui, confessés et contrits, visiteront cette église, y reçoivent l'indulgence plénière et le pardon de tous leurs péchés. » Puis, il continua en se tournant vers Marie : « Je prie la bienheureuse Vierge votre Mère, l'avocate du genre humain, de plaider ma cause devant vous. » O scène admirable, que la langue humaine, comme le pinceau de l'artiste, est impuissante à reproduire ! Marie intercède, et Jésus, qui ne peut rien refuser à sa Mère, incline vers elle un regard plein d'amour, qu'il reporte immédiatement sur son serviteur. « François, lui dit-il, ce que tu demandes là est grand ; mais tu obtiendras des faveurs plus grandes encore. Je t'accorde l'indulgence que tu sollicites, mais à condition toutefois, qu'elle sera confirmée et ratifiée par mon Vicaire, à qui seul j'ai donné plein pouvoir de lier et de délier ici-bas. » A ces mots, la vision s'évanouit, et Jésus, suivi de sa bienheureuse Mère et de la cour angélique, rentra dans le sanctuaire inaccessible où réside l'auguste Trinité.

Dès le point du jour, François partit avec le Frère Masséo pour Pérouse, où se trouvait alors le Pape Honorius III. « Très saint Père, lui dit-il avec sa charmante simplicité, j'ai réparé, il y a quelques années, une petite église de vos domaines, qui est dédiée à la Mère de Dieu, et je supplie Votre Sainteté de l'enrichir d'une précieuse Indulgence, sans obligation d'aumône.—J'y consens, ré-

pondit le Souverain Pontife; mais dis-moi le nombre d'années que tu requiers pour ce pardon. — Saint-Père, qu'il plaise à Votre Sainteté de m'octroyer, non des années, mais des âmes.—Tu veux des âmes! Et comment? —Je désire, si Votre Sainteté l'agrée, que tous ceux qui, repentants et absous, entreront dans l'église de Sainte-Marie-des-Anges, reçoivent l'entière rémission de leurs péchés pour ce monde et pour l'autre (1). — François, ce que tu demandes là est grand et tout à fait inusité en cour de Rome.—Aussi, très saint Père, ne vous le demandé-je point en mon nom, mais au nom de Jésus-Christ, qui m'a envoyé.» Alors, le Souverain Pontife répéta par trois fois: «Au nom du Seigneur, il nous plaît que tu aies cette indulgence.» Sur l'observation de quelques cardinaux, qu'une telle faveur nuirait aux pèlerinages de Rome et de Jérusalem, Honorius répliqua: «Nous ne pouvons révoquer ce que nous avons librement concédé; nous pouvons seulement en déterminer la durée.» Puis, se tournant vers François, il ajouta: «Nous voulons que cette indulgence soit valable à perpétuité, pendant la durée d'un jour naturel, depuis les premières Vêpres jusqu'aux Vêpres du jour suivant.»

François remercia le Pape, s'inclina et se retira humblement. Honorius, voyant qu'il s'en allait, le rappela et lui dit en souriant: «Homme simple, où vas-tu, et quel témoignage emportes-tu de cette Indulgence?—Saint-Père, votre parole me suffit; que Jésus-Christ soit le notaire, la sainte Vierge la charte, et les anges les témoins. Je ne réclame point d'autre acte authentique, et je laisse à Dieu le soin de prouver que cette œuvre vient de Lui.» Après cette réponse d'une sublime naïveté, il partit de Pérouse, avec la bénédiction du Souverain Pontife, pour s'en retourner à Notre-Dame-des-Anges. S'étant arrêté à moitié route dans une léproserie, pour y prendre un peu de repos, il eut une vision. A son réveil, il appela Masséo et lui dit: «Réjouissons-nous, mon Frère; car, je te l'affirme, l'Indulgence que le Souverain Pontife vient de m'accorder, est ratifiée au ciel.»

Cependant, le jour du grand Pardon n'était point encore fixé. Le serviteur de Dieu attendait et priait, plein

(1) C'est-à-dire, l'entière rémission de la peine temporelle due au péché.

de confiance ; son espoir ne fut point trompé. Deux ans après la première apparition, par une froide nuit d'hiver (janvier 1223), François pria dans sa petite cellule, adossée à la chapelle de Notre-Dame-des Anges, et flagellait durement sa chair innocente. Le démon, qui veille sans cesse pour perdre les âmes, s'approche de lui sous la forme d'un ange de lumière, et lui suggère cette pensée : « A quoi bon consumer ainsi ta jeunesse en veillées, en jeûnes et en prières ? Ne sais-tu pas que le sommeil est le grand réparateur du corps ? Crois-moi, conserve tes jours, afin de servir Dieu plus longtemps. » François, découvrant la ruse de Satan, se précipite hors de sa cellule, ôte sa tunique, et, poussé par cette soif d'immolation qui est l'indice de la victoire et la meilleure moitié de l'amour, se roule dans la neige et dans un buisson plein de ronces et d'épines, en disant à son corps ensanglanté : « Mieux vaut souffrir ces douleurs avec Jésus-Christ, que de te laisser prendre aux perfides caresses du serpent ! » A peine a-t-il accompli cette acte héroïque, que toute la nature se transforme autour de lui. Une lumière éblouissante l'environne ; les épines rougies de son sang se couvrent à l'instant de roses blanches et rouges, symbole de sa pureté et de sa charité. Les anges du ciel jettent sur ses épaules déchirées une robe plus blanche que la neige, et tissée sans doute dans l'atelier mystérieux où se pare le lis des vallées ; puis, d'une voix suave, près de laquelle pâliraient les plus harmonieux concerts de ce monde, ils l'invitent à les suivre : « François, hâte-toi d'aller à l'église ; le Sauveur des hommes t'y attend avec sa bienheureuse Mère. » François se penche pour cueillir vingt-quatre des roses miraculeuses, douze blanches et autant de rouges, et se rend à la chapelle par un chemin qui lui semble couvert de tapis soyeux.

Jésus était là, comme dans la première apparition, sur un trône de lumière ; la Reine du ciel à sa droite, et des milliers d'anges autour d'eux. François, après une profonde adoration, déposa les roses sur l'autel, et les offrit à Notre-Seigneur par les mains de la Vierge Immaculée. « François, lui dit le Fils de Dieu, pourquoi ne rends-tu pas à ma Mère le tribut d'hommages que tu lui as promis ? » François, comprenant qu'il s'agissait des âmes que devait sanctifier la grande Indulgence de la Portioncule, lui répondit avec l'accent d'une confiance toute fili-

ale : « O Dieu trois fois saint, Souverain Maître du Ciel et de la terre et Sauveur du genre humain, daignez, dans votre infinie miséricorde et pour l'amour de votre glorieuse Mère, déterminer le jour de l'indulgence plénière dont vous avez enrichi ce saint lieu.—Je veux que ce soit le jour où je brisai les liens de Pierre, le prince de mes apôtres, depuis les premières vêpres jusqu'au soir du lendemain.—Mais, Seigneur, comment les hommes ajouteront-ils foi à mes paroles?—Ne crains rien, va trouver de nouveau celui qui est mon Vicaire sur la terre, afin qu'il publie cette Indulgence ; ma grâce fera le reste. » Dans ce mystérieux colloque entre le Créateur et sa créature, la paix venait d'être rendue à la terre ; les chœurs angéliques entonnèrent le *Te Deum* en action de grâces, et la vision disparut.

Dès le lendemain, le Bienheureux, toujours docile aux ordres du Seigneur, partit pour Rome, accompagné de trois Frères qui avaient été témoins du prodige : Pierre de Catane, Bernard de Quantavalle et Ange de Riéti. Il portait avec lui six des roses miraculeuses, trois blanches et trois rouges, en l'honneur de la sainte Trinité. Arrivé devant le p^o, au palais de Latran, il raconta naïvement sa merveilleuse vision, et présenta son bouquet de roses comme un témoignage irrécusable de véracité. Honorius, considérant ces fleurs si belles, si fraîches, si parfumées (on était alors au cœur de l'hiver), et admirant plus encore la sainteté de François, accueillit véritablement sa requête. Il fixa la grande Indulgence au 2 août, et manda aux évêques d'Assise, de Pérouse, de Todi, de Foligno, de Nocéra, de Spolète et de Gubbio, de la promulguer solennellement la veille de Saint-Pierre-aux-Liens, et de consacrer l'église de Notre-Dame-des-Anges.

Au jour indiqué, les sept prélats, ainsi que le bienheureux Patriarche, montèrent sur une estrade dressée devant la chapelle. Une foule immense, haletante et recueillie, couvrait la plaine. Le saint, après avoir exprimé dans un style chaleureux et limpide, l'origine et l'excellence de la faveur divine qu'il avait reçue, ouvrit un papier qu'il tenait à la main, et lut ces paroles : « Je veux vous faire aller tous en paradis. Je vous annonce une Indulgence plénière que j'ai obtenue de la bonté céleste et de la bouche même du Souverain Pontife. Vous tous qui êtes ici le cœur contrit, confessés et absous par un prêtre, vous aurez la pleine rémission de la peine due à

vos péchés ; et il en sera de même tous les ans à perpétuité pour tous ceux qui s'y présenteront dans les mêmes dispositions. Je souhaitais que cela durât huit jours ; mais je n'ai pu l'obtenir.» En entendant ce mot « à perpétuité, » les évêques s'émurent, et ils convinrent entre eux de réduire à dix ans la susdite Indulgence. Don Guido prit le premier la parole, mais il ne put s'empêcher de prononcer « à perpétuité. » La même chose arriva aux six autres prélats, qui reconnurent à ce trait la miséricordieuse volonté de Dieu (1).

Tel est l'histoire de cette célèbre Indulgence de la Portioncule, que les peuples ont nommée le grand Pardon d'Assise. Comment la révoquer en doute, lorsqu'elle est affirmée par un saint tel que François, par des témoins intègres comme le Frère Masséo de Marignan, par des historiens aussi consciencieux, aussi éclairés que Bernard de Besse et saint Antonin, archevêque de Florence ? Et ne peut-on pas dire, avec ce dernier, que les sacrés stigmates, imprimés un peu plus tard sur la chair du Bienheureux, sont comme une bulle du Pontife éternel, qui autorise et l'Ordre de la Pénitence et le grand Pardon d'Assise ?

Faut-il joindre à tant de témoignages celui d'un vieillard, contemporain de saint François, et dont le vénérable Jean de l'Alverne raconte ainsi la déposition : « L'an 1309, un vieillard plus que centenaire, des environs de Pérouse, et servant tertiaire, avait fait près d'une lieue à pied, pour se rendre à la Portioncule et gagner l'indulgence du 2 août. » Jean de l'Alverne, son confesseur, ne put s'empêcher de louer un si beau zèle dans un âge si avancé. « Mon Père, répondit le vieillard, si mes jambes me refusaient leur service, je viendrais à dos de mulet, plutôt que de perdre le profit d'un si beau jour.—Et pourquoi ?—Parce que pour moi, c'est un souvenir sacré. J'étais présent, lorsque saint François, se rendant à Pérouse, vint selon sa coutume nous demander l'hospitalité. Il nous dit qu'il allait prier le pape de confirmer l'indulgence qu'il avait obtenue d'en haut. Depuis ce temps-là, je n'ai pas manqué une seule année de descendre ici au jour du grand Pardon. »—(A continuer.)

(1) Bernard de Besse ; Barthélemy de Pise ; saint Antonin ; Conrod, évêque d'Assise, etc.